

## Études littéraires africaines

*Maghreb littéraire (Le)*, revue canadienne des littératures maghrébines, Editions la Soura, Toronto Canada, Volume I, numéro 2, 1997



Bouba Tabti-Mohammed

Numéro 6, 1998

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1042159ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1042159ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (imprimé)

2270-0374 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Tabti-Mohammed, B. (1998). Compte rendu de [*Maghreb littéraire (Le)*, revue canadienne des littératures maghrébines, Editions la Soura, Toronto Canada, Volume I, numéro 2, 1997]. *Études littéraires africaines*, (6), 86–89.  
<https://doi.org/10.7202/1042159ar>

Tous droits réservés © Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA), 1998

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

**é**rudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

récepteur) et le plus étrange car c'est à ce pôle essentiellement que s'introduit la spécificité du nouveau produit mis sur le marché symbolique. Cette "négociation" est un souci constant chez Khatibi et sa volonté de "dépoussierage" des attendus et des clichés impulse à son écriture un "rythme". C'est lui qui fait l'objet d'étude de la dernière partie et l'apport le plus original de cette thèse. Reprenant la définition avancée par H. Meschonnic (mais sans l'exploiter véritablement dans sa pratique de l'analyse des textes), le candidat montre comment le rythme est constitué d'un ensemble "de paradigmes producteurs" à savoir, le corps, la danse, la musique, le chant, les mythes, certaines pratiques mystiques et populaires. Du *Coran* au matériau paganique de la culture marocaine, le texte de Khatibi et le texte critique de L. Bougdal parcourent les territoires de l'imaginaire maghrébin mais sans oublier tous les apports actifs de l'imaginaire occidental : "pratique plurielle, le rythme dans les œuvres de Khatibi reflète cette évolution de la société vers une fragmentation identitaire qui implique une prise en compte de la diversité de la culture marocaine." On aurait souhaité qu'après avoir montré les moyens que se donne le rythme, le candidat propose une étude du rythme même dans le texte.

La bibliographie est abondante et détaillée. Certains classements paraissent, toutefois, inadéquats et son abondance un peu excessive.

■ Christiane CHAULET-ACHOUR

#### MAGHREB

■ *MAGHREB LITTÉRAIRE (LE)*, REVUE CANADIENNE DES LITTÉRATURES MAGHREBINES, ÉDITIONS LA SOURA, TORONTO CANADA, VOLUME I, NUMÉRO 2, 1997.

Dans sa deuxième livraison, *Le Maghreb littéraire* nous offre un sommaire équilibré entre études, créations et notes de lecture.

Le premier article "Ecrire, lire le patrimoine au Maghreb" de Tahar Bekri pose le problème de l'héritage culturel pour les écrivains bilingues et/ou de double culture arabe et française. Il exprime la nécessité de se tourner vers le passé "parce que ce retour est en fait un vrai départ dans l'écriture de la modernité". Les racines de la culture remontent pour les uns jusqu'à Carthage, sont, pour les autres, à chercher du côté de la Berbérie - le terme ici englobant aussi bien paganisme qu'islam, christianisme ou judéité - pour d'autres encore, du côté de Rome.

Les œuvres tunisiennes sont, pour l'auteur, plus marquées par la culture arabo-musulmane, que les auteurs écrivent en français ou en arabe. La référence à ce patrimoine serait, pour certains, la condition même de leur appartenance au monde arabe, ce contre quoi s'élève Bekri.

L'auteur de l'article montre par ailleurs comment le regard sur le patrimoine varie d'un auteur à l'autre, lui même trouvant dans l'Arabie païen-

ne le thème de "la douleur de l'errance" tandis que sa plongée dans l'Espagne musulmane nourrit sa réflexion sur la montée de l'intolérance. Il voit dans la présence de ce patrimoine chez certains auteurs maghrébins, dans le "va-et-vient obligé entre le passé et le présent", un ancrage nécessaire qui n'est pas incompatible, bien au contraire, avec une recherche esthétique moderne.

Dans le deuxième article, *Les littératures des immigrations en France. Question de nomenclature et directions de recherche*, Michel Laronde examine l'élargissement de la production de textes des immigrations et suggère des directions de recherche possibles pour ces littératures dans lesquelles pourraient être englobés "tous les textes dont l'immigration est une composante".

L'auteur pose le problème de l'"étiquetage" de ces littératures, la qualification de littérature "beure" semblant un indice de non littéarité contrairement à ce que pouvait impliquer celle de littérature "française", mais étant une reconnaissance de la différence qui, selon Laronde, peut remettre en question "le concept de canon".

Cependant les différentes étiquettes rendent compte d'un même phénomène et pour être problématique, le terme de "beur" n'en a pas moins "une certaine utilité pratique" comme l'indiquait Alec Hargreaves dont le corpus diffère de celui de Laronde dans la mesure où il exclut de la littérature beure des écrivains comme Zitouni ou Bouraoui qui ne sont pas nés en France.

M. Laronde opère une nouvelle distinction dans ces littératures en introduisant, avec la parution en 1992 du premier roman de Calixte Beyala, la notion de littérature "afro-française" pour les textes de l'immigration subsaharienne qu'il distingue ainsi de la littérature "arabo-française". La désignation "beur", utile à la fin des années 80 pour identifier une production spécifique de la littérature française, va peut-être disparaître, prévoit M. Laronde qui souligne que les travaux récents soulignent désormais la littéarité et la diversité de ces écritures.

L'auteur de l'article se propose ensuite de cerner la place des littératures des immigrations dans le champ post colonial. Il dresse un tableau des littératures francophones, distinguant la littérature française, les littératures coloniales jusqu'en 1962 qui se déploient au Maghreb, dans l'Afrique Subsaharienne, en Asie, aux Antilles et dans l'Océan Indien, et les littératures post-coloniales qui comprennent les nouvelles littératures nationales comme celles du Maghreb, les littératures des immigrations en France. Refusant cependant le statisme et l'étanchéité de pareilles classifications, il souligne l'importance des processus d'interpénétration. Entrant en intersection avec des œuvres comme celles de Gary, de Tournier ou de Pennac, les œuvres post-coloniales s'ouvrent au corpus français, "l'immigration" n'étant plus le paramètre unique de textes-frontières qui sollicitent le discours critique.

Le troisième article est intitulé *Métaphores identitaires chez Tassadit*

*Imache, Farida Belghoul et Nina Bouraoui.* Nicole Buffard-O'Shea y entreprend l'analyse de métaphores qu'elle considère comme particulièrement opérantes en ce qui concerne l'identité dans les trois romans. Elle reprend les définitions de la métaphore de P. Gordon qui en souligne le caractère double et le double transfert de sens qu'elle établit, elle en analyse le fonctionnement dans les romans, montrant à partir de quelques exemples précis comment elle est une "arme... transgressive" et comment, "étrangement inquiétante" et critique, la dimension métaphorique rend compte de la complexité de quêtes identitaires dans ces textes dont l'auteur souligne le caractère éminemment poétique et politique.

Dans le quatrième article, *Lecture plurielle d'un espace citadin à vocation poétique : la place Djemâa el fna de Marrakech*, Lucette Heller-Goldenberg analyse la place qu'occupe Djemâa el fna, lieu célèbre et haut en couleurs qui a inspiré nombre de créations et de réflexions, où se joue un spectacle permanent dont s'inspirent les auteurs pour qui elle est objet de rêve. De nombreuses citations d'écrivains comme Juan Goytisolo, Tayeb Seddiki, les frères Tharaud, Abdelhak Serhane, El Maleh et bien évidemment Ollier, rendent compte de la fascination exercée par ce lieu même si certains n'en n'ont saisi que l'aspect folklorique. La rencontre de ces écrivains et de ce lieu de la parole pose problème du rapport entre l'écrit et l'oral comme le montrent en particulier Canetti et E.A. El Maleh ou Ollier et Goytisolo, tentant l'impossible : "traduire en écriture occidentale le parler arabe ou berbère dans toute sa saveur et sa respiration propre. Ecrire l'altérité mais aussi l'oralité, c'est beaucoup demander à un texte". Pourtant assure l'auteur, la réussite est au bout de cette aventure de l'écriture.

Dans la rubrique *Réflexion*, un texte de l'écrivain A. Serhane *Le deuil des langues* dit en termes forts, de révolte et de désespoir, l'impérieuse nécessité de l'écriture dans un monde chaque jour un peu plus saccagé par la violence, la haine, l'intolérance et la misère.

C'est aussi ce qu'en d'autres termes dit *Le Cyclope*, long texte de Fatiha Berezak pour qui le poème permet de

"défonc(er) les invisibles portes de prison  
pour faire entrer le soleil et le vent".

La foi dans la force des mots et dans le rôle du poète qui "a toujours des routes entre deux rêves" empêchent ce texte haletant de déboucher sur le désespoir.

Très différents, les *Textes pour sacrifice* de Mostafa Nissabouri, où se succèdent les figures mythiques : Iblis, rebelle et tentateur, Eve, associée à la terre, et bien d'autres, Salomé, Kahéna, Cléopâtre...

Une langue somptueuse comme celle des contes (cf. Balkis), une inspiration foisonnante recréant des mondes anciens, l'immense culture qui la sous-tend font de ces poèmes dont les chutes sont particulièrement heureuses, de purs moments de poésie.

Les *Gisements de lumière* d'Amina Saïd, marqués, eux, par la retenue et

la sobriété, n'en sont pas moins intenses pour dire, entre autres choses, l'exil et la force des mots.

Le choix, dans la rubrique *Création* de ces textes d'écrivains marocain, tunisien et algérien montrent la vitalité de la poésie maghrébine d'aujourd'hui.

Enfin, des notes de lecture viennent compléter l'ensemble proposé par la revue. Elles rendent compte, dans leur majorité, d'œuvres algériennes : *La prière de la peur* de Latifa Ben Mansour, *Oran, langue morte* d'Assia Djebar, *Chronique de l'impure* de Malika Ryane, *Dieu-le-fit* de Nourredine Saadi. On y trouve aussi un compte rendu du roman du marocain Said Mohamed, *Un enfant de cœur* et une présentation de l'étude de Marta Sefarra sur la littérature des maghrébines : *Leur pesant de poudre : romancière francophones du Maghreb* paru à l'Harmattan en 1997.

■ Bouba TABTI-MOHAMMEDI  
Université d'Alger

#### MAROC

■ NAFA KAMAL, *SUJET ET ECRITURE DANS L'ŒUVRE D'ABDELKEBIR KHATIBI*, EN UN VOLUME DE 386 PAGES. (THÈSE DE DOCTORAT NOUVEAU RÉGIME), AMIENS, SOUS LA DIRECTION DU PR. J. LÉVI-VALENSI, SOUTENUE LE 9 JUIN 1998.

Nouvelle thèse sur l'écrivain marocain : il était à craindre que les voies d'une analyse originale soient difficiles à trouver. Il n'en est rien, pour différentes raisons. La première est que la thèse cerne avec précision, méthode et cohérence son corpus et l'objet de sa recherche ; la seconde est que, tout en déterminant une approche méthodologique et théorique dominante (Lacan, Kristeva - distinction entre "sujet écrivain" et "sujet de l'inconscient" : dès l'introduction, la problématique propose une synthèse très maîtrisée des emprunts faits à ces deux théoriciens dans le domaine des rapports entre la psychanalyse et le langage), elle a recours, tout au long de sa démonstration, à de nombreux autres supports dont on constate aisément la connaissance sûre et l'application intelligente à l'objet d'étude (détermination du pacte autobiographique, étude des titres et sous-titres, problématique de l'altérité, l'onomastique, l'intertextualité, par exemple).

D'emblée, la caractéristique de l'écriture de l'auteur est cernée, "une danse autour d'un corps imprononçable entendu comme une syntaxe, un texte. Sur le mode poétique dont le principe est la transe, il traverse la société maghrébine en ébranlant les signes qui la manifestent. Dans son œuvre souvent le "je" s'efface en un jeu énonciatif qui vise à "aiguiser la tension entre les mots" (p. 7).

Cette définition de l'écriture khatibienne dessine déjà les moments forts